

Florian Suter

Un plaidoyer pour le banal – pourquoi les médecins de famille devraient lire Gerhard Meier

Hommage au «grand inconnu» de la littérature suisse, à l'occasion de son 90^e anniversaire

Pourquoi, vous demanderez-vous, encourager les médecins de famille à lire, et pourquoi justement Gerhard Meier? Et qu'est-ce qui me pousse à cet appel?

Vous l'avez deviné: je suis un médecin de famille (à Bâle-Campagne) et non un professionnel de la littérature. Dans cette matière, je suis un amateur au sens propre du terme: mes lectures m'offrent délectation, joie et plaisir depuis des décennies et je puise sans cesse dans leurs trésors la force et la clairvoyance qui m'aident à relever les défis quotidiens et surtout professionnels.

Mes dix-sept années d'exercice de médecine de famille m'enseignent toujours mieux à quel point ce métier est un privilège. De plus en plus, les destins et récits de vie occupent le centre de la consultation, aussi banals puissent-ils paraître de prime abord. Ils exigent de nous une écoute attentive, un étonnement reconnaissant et une aptitude à nous prononcer sur ce qui vient d'être dit. Evidemment, nous ne devons pas oublier d'être attentifs et de reconnaître les symptômes particuliers (notamment ceux qui ont valeur de signal d'alarme) pour pouvoir saisir les mesures adéquates quand il le faut. Au vu de mon expérience, c'est durant la phase narrative que s'exprime le caractère premier, exclusif et essentiel de notre activité.

C'est surtout dans le monde anglo-saxon que l'on associe la médecine narrative, la *narrative-based medicine* à la médecine factuelle, l'*evidence-based medicine* [1]. Et ce n'est que lorsque nous consacrerons à chacune de ces deux formes, évidence et narration, l'attention qu'elles méritent, que nous serons à même de répondre de manière légitime aux attentes et aux exigences de nos patients. Cependant, alors que la forme factuelle est poussée presque à la perfection (voire au-delà ...) durant les études de médecine, la forme narrative s'y trouve fâcheusement délaissée – hormis quelques rares et méritoires exceptions. Reste à chacun d'affiner lui-même les capacités sensorielles nécessaires à cette part de la prise en charge des patients.

A nouveau, ce sont avant tout nos collègues anglo-saxons qui, de façon exemplaire, au travers d'excellentes contributions, nous montrent la voie à suivre – lire, lire et encore lire, que ce soit seuls ou en groupes afin de pouvoir ensuite en discuter. Et pourquoi ne pas, de temps en temps, saisir soi-même la plume ou le crayon et écrire?

Et Gerhard Meier dans tout cela? De prime abord, son œuvre peut paraître à la fois peu abondante et peu spectaculaire en regard de sa longue vie: quelques poèmes, quelques textes succincts, quelques romans dont les quatre derniers furent rassemblés sous le titre de «Amrainer Tetralogie». Finalement, voici deux ans, parut

un petit livre très personnel et d'une rare intensité à la mémoire de Dorli, sa femme, décédée en 1997. Sa vie aussi semble s'écouler sans événements particuliers: né à Niederbipp en 1917, où il vit encore aujourd'hui dans la maison parentale (sur le chemin qui au fil du temps a pris son nom: «Gerhard-Meier-Weg»); école obligatoire, début d'études au technicum, interruption par la guerre. Trente années de travail à la «Lampenfabrik AKA», la fabrique de lampes de Niederbipp, d'abord comme mécanicien, ensuite comme concepteur puis dans la direction d'établissement. Au bout de vingt ans sans écrire, Gerhard Meier reprend sa plume lors d'un séjour de cure à Heiligenschwendi en 1956/57. Depuis 1971, il vit de son métier d'écrivain. Il obtient plusieurs prix littéraires importants (dont le prix Pétrarque, le prix Hermann Hesse, le prix Gottfried Keller). En 1979, Peter Handke lui cède, sans le connaître personnellement, la moitié du prix Kafka qu'on lui avait décerné en Autriche. Voyages à Venise, sur l'île de Rügen, et en Russie. Son œuvre littéraire paraît être le reflet d'une vie sans heurts. La tétralogie d'Amrain (Amrain est le nom donné à Niederbipp) relate les promenades de deux personnages, Baur et Bindschädler, qui se connaissent depuis le service militaire. Ensemble, ils flânent dans Niederbipp, Olten ou Soleure en évoquant les souvenirs, le vécu, les succès, les espoirs, les désirs – ni plus, ni moins. Mais quelle densité, quelle richesse! Adalbert Stifter avait emprunté l'image d'une éruption volcanique pour décrire le lait qui déborde: tous deux évoquent les mêmes forces physiques. Pour parler en métaphores, Gerhard Meier s'en tient plutôt au lait qui bout, c'est-à-dire au banal et au quotidien.

Il faut lire à tout prix «Das dunkle Fest des Lebens» [2], titre que nous traduirons par «La sombre fête de la vie», un livre très touchant qui retrace plusieurs années de conversations entre Gerhard Meier et Werner Morlang. L'auteur y répond à la question de Morlang, pourquoi il «s'investissait passionnément dans l'ordinaire»: «Parce que la grandeur et la dimension pathétique de l'ordinaire m'ont toujours bouleversé. C'est pour cela que je suis un passionné du banal, et je crois que la dimension fantastique du banal va bien

Tout médecin de famille n'a-t-il pas un jour été confronté au commentaire qu'il devait être assez ennuyeux de sans cesse mesurer des pressions sanguines trop élevées ou de soigner des maux de dos?

au-delà des limites de notre imagination. Cela caractérise de même les œuvres écrites, peintes ou musicales, qui nous arrivent tout naturellement et sans spectacle, sans aucun avant-gardisme, tout en conservant, malgré leur banalité, fraîcheur et nouveauté au-delà des clichés.» [3]

Tout médecin de famille n'a-t-il pas un jour été confronté au commentaire qu'il devait être assez ennuyeux de sans cesse mesurer des pressions sanguines trop élevées ou de soigner des maux de dos? Ne revendiquons-nous pas de plein droit l'exercice d'une médecine absolument indépendante et irremplaçable, qui ne soit pas une médecine de centre hospitalier en miniature? Notre métier ne nous offre-t-il pas ses moments les plus touchants et les plus gratifiants lorsque nos patients prennent soudain une autre attitude, plus détendue, et que leur regard glisse vers d'autres mondes pendant qu'ils nous racontent des passages de leur vie? Rien de très spectaculaire au premier abord, mais que de destins, de joies et de peines, d'heurs et de malheurs. Comme le dit Gerhard Meier: «Notre vie est, comme l'Aare, un fleuve qui s'écoule. Advient un orage et il charrie du bois mort. Puis survient une petite chute d'eau, elle fait du bruit, puis tout continue. Ou un poisson fait un saut et fouette l'eau en tombant, n'est-ce pas, ou le froid fige le courant, et la glace se brise ensuite avec craquements et fracas. Ou

alors quelqu'un s'y essaie et la glace cède sous ses pas. Il y a encore les turbulences. Mais dans l'ensemble, le mouvement de fond est cet écoulement, et tout se passe comme en sourdine. C'est justement et essentiellement ainsi qu'avance le monde et avec lui la vie. Et pourquoi ne pas nous préoccuper de ce mouvement primordial, plutôt que de nous soucier encore et toujours de feux d'artifice?» [4]

Gerhard Meier a fêté son 90^e anniversaire le 20 juin 2007. Je lui témoigne, en m'inclinant, mon grand respect et ma profonde reconnaissance.

Références

- 1 Launer J. Narrative based Primary Care. A practical guide. Oxford: Radcliffe medical press; 2002.
- 2 Meier G, Morlang W. Das dunkle Fest des Lebens. Amrainer Gespräche. Berne: édition Zytglogge; 2007.
- 3 Ibid, p. 121.
- 4 Ibid, p. 90.

Florian Suter
Tannenstrasse 1
4416 Bubendorf
florian.suter@hin.ch